

La cinéphilie à Montréal

La ferveur entamée

Thierry Horguelin

Numéro 39-40, automne 1988

Montréal cinéma

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/22237ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Horguelin, T. (1988). La cinéphilie à Montréal : la ferveur entamée. *24 images*, (39-40), 81-83.

LA CINÉPHILIE À MONTRÉAL



BATISSE
Ouimetoscope
31 AOUT 1907.

PHOTO COLL. CINÉ. QUÉBÉCOISE

Clin d'œil rétro: Le Ouimetoscope premier cinéma montréalais, 1 200 places, tel qu'il apparaissait en 1907. Cinéma de répertoire depuis 1979 mais pour encore combien de temps?

LA FERVEUR ENTAMÉE

par Thierry Horguelin

Paradoxes. Les billets du Festival de jazz s'arrachent comme des petits pains, la foule se presse rue Saint-Denis, chaque année plus nombreuse; le reste de l'année pourtant, les boîtes de jazz de la ville sont désertes ou peu s'en faut. Interrogez les disquaires: la vente de disques de jazz, qu'on écoute seul chez soi, n'a pas progressé pour autant. On se bouscule au portillon du Festival des films du monde, où le plus obscur film argentin peut espérer faire salle comble. Cette année encore, on refusera du monde. Or, dans le même moment, jamais Montréal n'aura autant ressemblé à un paysage sinistré: confiscation des écrans par le cinéma américain, raccourcissement vertigineux du temps d'exploitation (le temps d'avoir envie de voir un film il est déjà retiré de l'affiche) et surtout, disparition presque complète des salles de répertoire. En moins d'un an, fermetures successives de l'Outremont, de l'Autre Cinéma et du Laurier (recyclé en bureaux), du Milieu, du Cinéma V et du Cinéma de Paris, ouverture et fermeture du Bogart et du Papineau (converti en Bingo!). En égrenant cette liste nécrologique, on ne peut s'empêcher de penser à la scène de *Grandeur et décadence d'un petit commerce de cinéma* de Godard, où Mocky énumère des noms de cinéastes tandis que Léaud répond, lugubrement impassible: «Mort au champ d'honneur!». Seul demeure en piste le Ouimetoscope — pour combien de temps? —, sans compter la Cinémathèque et Concordia, qui n'ont pas le même statut. Le discours officiel n'en a cure, qui se pâme sur «Montréal et sa position privilégiée,

au carrefour de l'Europe et de l'Amérique», et proclame triomphalement «Montréal, ville cinéophile». Mais comment peut-on être cinéophile ou jazzolâtre deux semaines par année?

Les festivals jouent un rôle d'alibi culturel. Leur bonne santé affichée permet de taire le champ de ruines sur lequel ils campent. On ne redira ici que pour mémoire que l'importance d'une manifestation ne saurait se décréter sur la foi de la quantité, ou sur son empressement à épouser la spirale folle du «toujours plus» (toujours plus de films dans un catalogue déjà pléthorique, toujours plus de spectateurs et de files d'attente). Il y a plus grave. Qui ne voit que dans cette surenchère, le cinéma sert de prétexte à autre chose? Prétexte à «événements», à luttes sauvages et puériles de prestige entre festivals (Cannes, Berlin, Venise, Montréal), d'où les films sortent toujours perdants? Qui ne voit surtout que les festivals jouent aujourd'hui le rôle des ciné-clubs d'il y a vingt ans, à cette différence qu'ils jettent en pâture en dix jours ce que le public d'alors mettait un an à absorber?

Culte et culture

Qu'on ne se méprenne pas: je ne jette pas la pierre aux festivals. Je pointe un phénomène **irréversible** dont les festivals ne sont qu'un symptôme, un effet et non une cause, et dont évidemment «personne» n'est responsable. À savoir, la mutation radicale du mode de consommation de la culture par les classes moyennes. L'événementiel, là aussi, a triomphé, avec pour conséquence que les gens se déplacent pour voir, dans un festival, des films qu'ils n'iraient jamais voir s'ils étaient distribués dans le circuit «normal» (exemple récent: *Mon cas*). Que *Persona* de Bergman ait été, il y a vingt ans, non seulement une réussite artistique, mais encore un succès public international, est une chose inimaginable aujourd'hui. Tout confirme la fracture irréparable entre deux circuits autarciques, deux cultures et deux publics. D'un côté, le film (entendre le produit film) lancé comme une savonnette, à grand tapage médiatique et rentabilité immédiate. De l'autre, le cinéma, le film dit cinéophile, du festival aux lieux de culte (art et essai, cinémathèque). D'un côté, la consommation **fast-food** et de l'autre la célébration ritualisée, avec son obsession des anniversaires, des hommages et des commémorations, laquelle entraîne à son tour son lot d'effets pervers. Si la «fête» festivalière est souvent triste et maussade, c'est que le cultuel y a remplacé la culture, le propre de tout culte étant d'étouffer à terme son objet à force de vénération. Conséquence de la multiplication des festivals, le cérémonial de la messe cinéophile remplace la rencontre aventureuse avec les films; l'amour excessif, passionné, déraisonnable du cinéma (sens premier, on l'oublie trop, du mot cinéophile) cède la place à un fétichisme de non-dupes (quiconque a assisté, il y a quelques mois à Concordia, à la projection des films de Douglas Sirk devant un parterre ricanant, me comprendra). La cinéphilie, comme le reste, s'est «branchée».

Le phénomène n'est pas, tant s'en faut, propre au cinéma, ni à Montréal. Il touche, avec plus ou moins d'ampleur, toutes les formes d'art et toutes les sociétés occidentales post-industrielles. Agiter, pour la énième fois, l'épouvantail d'une «crise de la culture» n'a guère de sens, si l'on songe que la culture, depuis le Romantisme, s'est toujours vécue comme crise, comme querelle des Anciens et des Modernes, dans ce qu'Octavio Paz appelle une «tradition de la rupture». Il ne s'agit pas d'une crise comme une autre, mais d'une «crise de la crise» en quelque sorte, qui voit l'absorption de la culture dans le Tout-culturel. Tout cela se prépare assurément de longue date (observant la naissance du journalisme moderne, Balzac le pressentait déjà...), par un paradoxe qui veut que le même progrès des techniques de reproduction et de diffusion qui ont permis l'avènement du cinéma et des médias se retourne à présent contre soi, mais atteint aujourd'hui une ampleur jamais vue. La festivalisation tous azimuts, l'événementisation de la culture sont les signes de cet assujettissement. Mais encore: la

multiplication des créneaux, la rotation de plus en plus affolée de l'«actualité» (flashes, spots, brèves), la banalisation dans la surenchère infinie, la découverte quotidienne des «chefs-d'œuvre» oubliés le lendemain, l'obsolescence accélérée des «produits culturels», la résorption du discours critique dans l'unanimité médiatique... Tout concourt à empêcher un rapport véritable à une culture, i.e. l'expérience pour soi des œuvres, d'une singularité irréductible, qui suppose d'abord du **temps** (festivaliers et critiques, comment faisons-nous pour «absorber» dans une même journée *Intervista*, *Yeelen* et *La mort d'Em-pédocle*? Nous ne faisons tout au plus que les apercevoir). Dans l'espace du Tout-culturel, il n'y a pas de place pour un désir radical d'altérité, désir de risquer un peu de soi, de se perdre d'abord pour se retrouver ailleurs, autre. Il n'y a de place que pour ce qui mime, singe, parodie la singularité, pour la reconnaissance instantanée dans un produit pré-ciblé. Autrement dit: la culture comme lieu du différé et de la différence; le culturel comme lieu de l'immédiateté et du standard.

La fin des salles de répertoire?

S'étrangler d'indignation vertueuse et s'abîmer dans la nostalgie d'un hypothétique âge d'or, comme le font parmi cent autres Alain Finkielkraut et François George (dans *La Défaite de la pensée* et *Alceste vous salue bien*), ne mène pas bien loin, surtout quand la diatribe en reste là et se montre incapable de proposer, sinon des solutions miracles du moins des avenues inédites de réflexion. Il ne s'agit ici ni de sombrer dans le défaitisme, ni de verser une larme suspecte sur «le temps béni des ciné-clubs», mais de dresser un constat, un état des lieux de la cinéphilie à Montréal, en l'inscrivant dans l'actuel contexte culturel, afin d'indiquer quelques pistes qu'il faudra creuser dans les prochains numéros.

Dix mois ont suffi à nettoyer par le vide le secteur «répertoire» et à créer un vacuum que rien ne semble désigner comme provisoire, puisque, passé un premier mouvement de stupeur, il n'est déjà plus perçu comme une anomalie, tout juste comme une fatalité. Parallèlement, le coût des droits de distribution des films connaît une inflation constante et leur achat est de plus en plus conditionné par leur vente à la télé. D'où un repli sur les valeurs sûres en termes d'entrées et de cotes d'écoutes, et la proscription des sous-titres. Ajoutons l'importance croissante de la vidéocassette: tout amène à conclure que, dans le même moment où la mode rétro les fétichise, les «salles obscures» ne sont plus le débouché unique, naturel, obligé des films. Une certaine cinéphilie est peut-être en train de mourir, pour faire place à une nouvelle espèce de cinéphilie-mutants,

AGONIE DES SALLES DE RÉPERTOIRE MONTRÉALAISES

SALLES	OUVERTURE	FERMETURE
Outremont	1 octobre 1971	30 avril 1987
Le Laurier	8 août 1986	31 août 1987
L'Autre Cinéma	6 août 1982	31 août 1987
Le Papineau	25 septembre 1987	31 décembre 1987
Le Milieu	17 octobre 1985	28 février 1988
Université	septembre 1987	janvier 1988
Le Cinéma de Paris	25 septembre 1987	5 juin 1988
Le Cinéma V	10 août 1979	16 juin 1988

race hybride qui accepte sans problèmes les sous-titres le temps d'un festival mais exige les versions doublées le reste de l'année, court le marathon deux semaines durant et s'approvisionne par ailleurs au club-vidéo.

Deviendra-t-on téléphile?

Encore une fois, cela est irréversible. Là pas plus qu'ailleurs, on ne saurait «faire retour» à quoi que ce soit. Est-il pourtant possible de «faire avec» son temps, de lutter dans et contre le Tout-culturel? Est-il pensable d'envisager un débouché inédit aux films, hors du vase clos étouffant des festivals, qui permette de ralentir le mouvement, de recréer les conditions d'une rencontre avec les films dans une durée qui leur soit plus propice? Ici, les yeux se tournent forcément vers la télévision. Il y a urgence aujourd'hui à réviser certaines idées reçues et à repenser les rapports (économiques et esthétiques) télé-cinéma (c'est pourquoi il faut lire *Le salaire du zappeur*, de Serge Daney, cf. p.118). La télé, dont le cinéma est, comme dit Daney, «l'otage et la danseuse», est une sorte de tube digestif, d'usine de recyclage. Elle a récupéré dans les années 50 l'héritage de la série B (*Columbo*, *Mission impossible* et les autres sont les enfants des *serials* hollywoodiens), pourquoi ne recyclerait-elle pas l'Art et l'essai? Canal + en France, Channel Four en Grande-Bretagne, et, tout près de nous, TVOntario et PBS jouent sur ce plan un rôle très positif, permettant de rattraper les films avec respect, sans publicité. Au Québec, force est de constater que l'on est loin du compte, et que la télé ne fait pas son travail, ou ne le fait plus. Radio-Canada réinscrit son Ciné-club à une heure qui n'intéresse que les mordus, lesquels ne se voient pourtant proposer que les valeurs sûres du patrimoine (Chaplin, Bergman), et encore, en version doublée... Quant à Radio-Québec, non seulement la politique des achats y est de moins en moins aventureuse, mais encore on y caviarde et saucissonne les films pour les faire entrer de force dans la grille. Et ce sont là deux chaînes d'État qui revendiquent fièrement une «mission culturelle»!

Aussi dira-t-on qu'il y a quelque naïveté à échafauder de

trop beaux scénarios, et à envisager une rédemption du cinéma par cela même qui le nie. Il ne s'agit que de proposer un biais parmi d'autres à explorer, en partant de la conviction que, quoi qu'il advienne, on ne regardera plus jamais le cinéma comme avant.

Faire des festivals un bouc émissaire est absurde, même s'il faut persister à regretter leur tendance à l'embonpoint et à la gonflette. À l'inverse, s'en servir comme d'un paravent pour ignorer les signes d'une désertification croissante du paysage montréalais est tout aussi insuffisant. Les festivals sont tout ensemble un bien et un mal nécessaires, pour autant ils ne devraient pas être une commode voie de garage pour ces films singuliers, par définition non rentables qui poursuivent bon an mal an l'histoire des formes du cinéma. Reste à repenser d'autres biais, d'autres moyens de diffusion pour que se perpétue, sous d'autres formes, ce rapport vivant au cinéma et à ces films, qui s'appelle cinéphilie. ●

La Cinémathèque québécoise, temple de la cinéphilie montréalaise, célèbre cette année son 25^e anniversaire.



PHOTO ALAIN GAUTHIER

La fermeture de l'Outremont le 30 avril 1987 semble bien marquer la fin de la belle époque des cinémas de répertoire à Montréal. (Voir encadré: agonie des salles de répertoire)



PHOTO BERTRAND CARRIERE